

Graines de Cocagne.

Fabrice Capizzano, décembre 2025



*Ce texte inédit a été lu lors du Forum
du réseau Cocagne à Marseille
le 3 décembre 2025 par Aymeric
O'Cornesse.*

Quand j'ai débarqué dans la cours du jardin de cocagne, accompagné par un nuage de poussière et une volée de moineaux gras comme des moines, j'avais la tête un peu ailleurs, j'avoue, parce que j'avais lu la veille dans un roman de Claudio Pan intitulé Les grands vivants, une phrase qui m'avait particulièrement percuté, au point que depuis elle tournait en boucle dans ma tête :

« J'aimerai ramener quelque chose de mes rêves. » avait-t-il écrit.

Une phrase qui était venue me tamponner le cerveau, presqu'un mantra. Un guide en forme d'horizon à ne pas quitter des yeux, un phare dans la nuit pour éviter de s'échouer sur les rochers de la réalité parfois trop tranchants.

« J'aimerais ramener quelque chose de mes rêves ».

Et puis, comme d'habitude, la réalité a fini par me rattraper. Et c'est tant mieux.

Je me suis garé dans la cours, donc, nimbé par ce nuage de poussière, le ciel était bleu pétant, la température idéale. Je suis sorti de ma voiture, j'ai fermé les yeux, j'ai levé la tête, et j'ai inspiré fort. Mille et une senteurs sont venues caresser mes narines. J'ai laissé entrer l'air dans mes poumons. Un air de cocagne. L'endroit était saupoudré de sons, le vent chantait sa mélodie dans les arbres, les oiseaux piaillaient, des voix au loin riaient. Des sons de cocagne. J'ai rouvert les yeux et j'ai contemplé. De la vigne, des serres, des arbres fruitiers, des bâtiments agricoles, des longues raias où poussaient des légumes bedonnants. Tout était paisible, à sa place.

Le directeur est venu à ma rencontre, le contact a été bon d'emblée. Puis il m'a fait visiter le lieu. Rapidement, un gars est arrivé jusqu'à nous en sifflotant, les mains dans les poches d'une salopette bleue délavée trop grande pour lui, une constellation d'étoiles plein le regard, il m'a souri, on nous a présenté, il a souri à nouveau, il a plissé les yeux, il avait une vraie bonne tête, son visage était ciselé de rides trop précoces qui le rendait très beau dans son avance sur son temps, puis il m'a envoyé en toute simplicité:

-Confiance.

-Confiance ?

-Oui, ici on nous fait confiance, et c'est comme ça qu'on peut la retrouver.

Et il est reparti comme il était venu, en sifflotant, les mains dans les poches, juste pour livrer ou délivrer son message comme on ouvre une cage aux oiseaux. C'était cadeau.

Un peu plus tard, à l'heure de la pause, après avoir fait tout le tour du lieu, j'ai rencontré les autres salariés. Des caisses d'aubergines violettes et blanches, et de melons jaunes avaient été chargées sur un camion plateau, les employés buvaient des cafés, fumaient des clopes, discutaient, ou bien restaient silencieux, leurs visages étaient lézardés de peinture de paix couleur terre. C'était bien là une belle brochette de grands vivants que j'avais sous les yeux.

Puis, une salariée s'est proposée pour représenter la voix des autres. Je n'ai pas réussi à lui donner d'âge, mais c'était sans importance, son regard voyait loin et semblait avoir une profondeur sans fond. Je lui ai demandé si je pouvais lui poser quelques questions, elle a regardé ses pieds qui étaient rentrés, ses pupilles ont balbutié, elle a hésité, c'était comme si elle interrogait la terre, puis elle m'a répondu qu'elle n'était pas sûre d'avoir les bonnes réponses. Ça m'a fait sourire.

-Y'a pas de bonnes réponses, j'ai dit, si c'est vos réponses c'est qu'elles sont bonnes.

-Ok, elle a fait, ça me va.

On s'est éloignés un peu, on s'est assis sur des caisses en plastique grises retournées, elle a allumé une cigarette, j'ai bu une gorgée de café, j'ai pressé mes doigts contre une feuille de basilic qui dansait à nos pieds, je les ai senti, elle a apprécié en silence, et enfin, j'ai gobé une tomate cerise tiède qu'elle venait de ramasser et qu'elle m'avait tendu. Cette fille savait y faire.

-On se dit tu ? j'ai demandé.

-Carrément, elle a répondu l'air satisfaite.

-Tu peux me parler des jardins, me dire un peu comment ça se passe pour toi ici, ce que t'es venue y chercher, ce que tu y as trouvé ?

-Ici ?

-Oui, ici.

À nouveau elle a regardé ses pieds, elle a souri à la terre, décidément, elles étaient bien complices toutes les deux, et enfin elle a relevé la tête, digne mais tellement digne, et elle m'a envoyé :

-Je suis venue me déposer.

Une grande vivante revenue de loin, assurément, ramenée d'un rêve, c'était ça en fait cette femme, je l'ai reconnue direct à l'épaisseur massive de sa phrase. Un long silence s'est installé entre nous, pas malaisant, elle cherchait juste ses mots, ses bons mots, comme on trie les meilleures graines avant de les planter. Alors, moi j'ai sorti mon épuisette pour les glaner ses mots, et puis elle a repris :

"Les jardins ? (elle a souri) C'est une opportunité énorme qu'il faut saisir. Une passerelle pour se remettre d'aplomb. Un pont entre deux mondes. Une traversée. Ici, la montagne semble moins énorme à gravir, tandis qu'avant je la trouvais infranchissable. Petit pas par petit pas tu avances avec toutes les émotions qui te traversent. Doucement. Mais tu avances."

Moi j'étais bouleversé, le nez plongé dans mon carnet, sous le soleil de l'automne qui s'inclinait devant de telles paroles, j'étais là à prendre des notes, sachant d'avance que ce témoignage et tous ceux qui allaient suivre viendraient en boucle me hanter pour des jours, telle une poignée de graines qui prendraient racine, et se mettraient à pousser, à pousser comme des haricots magiques, hauts et forts, à la limite du réel, et qui feraient des ramifications, des boutures, des bourgeons des possibles sur mes doutes et sur la cicatrisation des âmes.

Les paroles se sont enchaînées, d'abord les siennes, puis celles des autres, tout aussi puissantes, massives, pudiques, sans filtres, hésitantes, des paroles de terre, d'enracinement, des témoignages qui se succèdent et qui s'appuient comme des dominos, se déposant les uns sur les autres, non pas pour se faire tomber, mais au contraire pour avancer ensemble, créer un enchaînement dans un enchantement. Une nuée de témoignages à nue glanées dans les contreforts des humains venus se « déposer » dans les jardins de Cocagne.

« Plus jamais, m'a révélé un jeune homme avec des grands yeux bleus translucides qui mâchait ses consommes comme personne, plus jamais je veux revenir en arrière. Faire pousser des légumes c'est s'occuper de moi sans traitement, sans pesticides. C'est me désherber tous les jours. C'est être généreux envers Nous, parce qu'on demande du soin, et on s'en donne ! Pour se produire dans la qualité. »

Ou encore, m'a confié une femme aux cheveux plus sel que poivre : « Ici on respecte notre rythme, mais ça veut pas dire qu'on fait rien. Le jardin c'est une ouverture sur les autres, une ouverture à la différence et une exploration de soi. Malade ou pas malade, il est impensable pour moi de m'éloigner du jardin, de ce lieu de vie, de cet espace de solidarité et d'écoute, et de liens avec le vivant et les vivants ! Car au jardin on prend soin du vivant et le jardin répare les vivants. »

Sur ces bouts de terre aux bras ouverts, des humains brisés aux mains cloquées, crottés de la tête aux pieds, se reconstruisent ensemble, main dans la main, je les ai trouvés si grands que je suis convaincu qu'aucun de nous n'en fera jamais le tour.

Et tandis que j'étais là, la plume à la main, à récolter chaque pépite comme un orpailleur, eux enchaînaient, pépite après pépite :

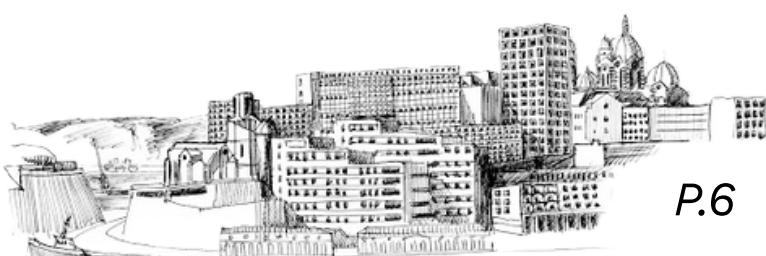
« À chaque anniversaire des salariés, m'a murmuré une jeune femme timide avec des longs cheveux châtaignes attachés en chignon bas flou, nous nous rassemblons souvent autour de ces occasions. Nous faisons famille en quelque sorte, genre cucurbitacées tu vois (elle rit, puis un masque d'argile lui recouvre à nouveau le visage). Au jardin, on ne voit pas seulement des légumes ou des fleurs pousser, mais aussi des personnes éclore. Les contours des vies se redessinent, des femmes découvrent leur liberté, les consciences et les esprits s'ouvrent et s'élargissent, fleurissent, une attention particulière est portée à l'autre. Nous découvrons des mondes différents que le nôtre, des modes de vies, des modes de pensées, des cultures différentes. Ici, musulmans, protestants, athées, jeunes et plus âgés, issus de milieux modestes, pauvres, ou privilégiés, hommes, femmes, transgenre, hétéros, homos, marocain, pakistanaise, cambodgienne, exilés politiques, fêtards, timides, exubérants, sportifs, végétariens, parents, célibataires, politisés, apolitiques, en rupture personnelle ou professionnelle, tous en miette, se mélangent, travaillent ensemble, s'accompagnent et sont rassemblés autour d'une valeur commune : la fraternité. Le jardin, c'est une leçon de vie, il te fait évoluer. Tu te sens moins seul face à tes problématiques. Le jardin est un endroit où on peut être soi-même. C'est méditatif d'être au contact de la terre. Il n'y a plus de pression après la dépression. Il y a une ouverture à la différence, une altérité à l'autre. Un côté thérapeutique. Une énergie positive dans la solidarité. Un cocon. »

Puis de rajouter, les joues rosées, les paupières bégayant, sa voix prenant plus d'assurance, ses mains se tordant moins sur elles-mêmes : « En arrivant au jardin je me suis ouvert aux gens. Les jardins de Cocagne c'est une bonne façon de revenir à l'emploi de retrouver un contact humain et du lien social. Travailler en équipe, le côté collectif m'a même redonné envie de faire des choses dans ma vie personnelle : sortir, aller au théâtre aller faire la fête avec les copains du jardin. Pour moi, ici, c'est une oasis dans le désert. C'est une ouverture sur des choses que je n'aurai pas faites dans ma vie d'avant. C'est un honneur de prendre soin de la terre, ça apporte du sens à la vie. Dans mes autres jobs, il m'arrivait de m'énerver. Ici jamais. Mon état d'être est serein et calme. On ne peut pas être dépressif ici, enfin je crois. Respect, solidarité. C'est un apprentissage. Les gens sont formidables. »

Plus tard, se fût au tour d'un homme avec un fort accent du sud, un accent qui te chante le beau temps et la joie d'être là, de prendre la parole, les cheveux noir charbon qu'il n'arrêtait pas de frotter comme pour éteindre ou allumer un feu, j'ai eu du mal à savoir, il avait la peau foncée comme ceux qui passent toute l'année dehors, son front était plissé à la manière d'un tissu trop porté : « Faire pousser la vie c'est gratifiant, du coup on le fait en avançant, tout en étant dans une sorte d'introspection, on a double emploi en fait ! (rire) On travaille au jardin et en même temps sur nous-même. Tu vois ces champs, ben en vrai c'est des champs des possibles, un espace inclusif, qui n'exclue personne, un lieu de coopération, de formation mais surtout de transformation. »

Il a entrouvert la bouche et il a regardé plus loin que ce que son regard pouvait lui permettre de voir, du côté où là où se soleil se lève. C'était comme si, à la manière d'un pêcheur à la ligne il avait jeté son regard à l'eau, et qu'il moulinait des yeux. Et il a repris, lentement, la voix calme, chaude, rassurante :

« Aux jardins, on ne sent pas qu'il y a une hiérarchie. Le directeur, les encadrants et les CIP sont à l'écoute de nos besoins, de nos blessures de nos douleurs physiques. »



Puis, la première salariée, celle qui était très complice avec la terre, est revenue me voir, elle avait besoin de rajouter deux ou trois choses à son témoignage, elle débordait d'envie de se confier, de partager, elle souriait toutes les deux phrases, la voix cassée par l'excès de tabac :

« Pour moi, c'est une reconversion stabilisante, épanouissante et féconde. J'ai trouvé ma place et mon équilibre au jardin. La première fois que je suis arrivée ici j'ai pleuré dans le champ, j'ai cru que j'avais raté ma vie car j'avais une vision négative de l'insertion. J'ai refusé 2 fois d'y aller. Quand je me vois là aujourd'hui, je suis à ma place. Mon esprit s'est ouvert et s'élargit en permanence jour après jour. Les jardins m'obligent à me lever le matin, à être régulière, ça me recadre, ça me réapprend à vivre. Même si j'ai peur de la suite et de repartir dans la vie réelle, même que parfois j'ai l'impression d'être une funambule qui marche sur le fil entre le passé et le futur. Entre ce que j'étais et ce que je pourrai devenir. Entre un avant chaotique et un après possible et équilibré, là où je serai réinsérée, normale, comme tout le monde. »

Je suis retourné à ma voiture un peu sonné. Je me suis appuyé sur mon capot, j'ai rejeté un œil au ciel, il n'avait pas bougé. Un nuage se disloquait, refusant catégoriquement d'apporter la moindre goutte de pluie. J'ai soufflé.

Les salariés des Jardins m'avaient bouleversé, en profondeur. Le fait que leurs paroles et leurs émotions aient été mises à nue, toujours avec beaucoup de pudeur, mais dans une sincérité brute d'animal blessé qui se relève la tête haute, m'a retourné comme on retourne la terre à la grelinette, et qu'on l'a nourri de compost. Oui, c'est ça en fait, je me suis dit, les salariés m'ont composté.

Je suis reparti de là-bas gonflé à bloc, tressé par leurs rhizomes, restructuré à la confiance, à l'espoir, avec l'idée d'un nouvel élan des possibles et que finalement, tout ne part pas à vau-l'eau dans le mauvais sens, quoiqu'on en dise. Pas tout, pas tout le monde en tout cas. Quoiqu'on en dise.

Toutefois, deux ou trois questions trotte encore dans ma tête : C'est quoi de la bonne ou de la mauvaise graine ? C'est quoi être de la mauvaise herbe ? Produire, faire de l'élevage, mais au final, qui élève l'autre ?

Des trucs comme ça.

Mais une chose est sûre, solide, nourrissante. Jamais je n'aurais imaginé faire une telle récolte. Une cueillette de mots, des vendanges de souvenirs, une moisson de rencontres, une fenaison de rêves, de gens, de projets, d'avenir. Des mots bios, de la perma-rencontre, là où les gens poussent ensemble dans un système de culture évolutif et inspirant. Tellement inspirant. Un grand vent dans les voiles.

Alors merci les jardins de cocagne, merci pour eux, pour tous ces grands vivants. Je crois bien que j'ai ramené dans la réalité quelque chose de mes rêves.



*Fabrice Capizzano vit dans le Vercors. Il y écrit comme il vit, intensément, la tête sur terre et les pieds dans les nuages. Il a exercé de nombreux métiers manuels, dont dix ans l'apiculture, et milite pour Greenpeace. Après *La Fille du chasse-neige*, et *Le Ventre de la péniche*, *Une salamandre à l'oreille* est son troisième roman paru en septembre 2025 aux éditions Au Diable Vauvert.*